

En Env@r

revue d'histoire contemporaine en Bretagne

#2

Erwan Le Gall



**Jalons pour une histoire fictionnelle : du minuscule pourvu qu'il
soit signifiant
recension d'un ouvrage de Michelle Perrot**

En Env&r



Des employées de l'usine des Émaux de Briare. Wikicommons.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans un strict cadre pédagogique, après autorisation sollicitée auprès du cabinet d'ingénierie mémorielle et culturelle *En Env&r*. En conséquence, et conformément aux dispositions du code de la propriété intellectuelle, seule est permise l'utilisation pour un usage privé sous réserve de dispositions différentes, voire plus restrictives, du code de la propriété intellectuelle. Il est cependant interdit à l'utilisateur, en dehors de cet usage, de copier, modifier, distribuer, transmettre, diffuser, représenter, reproduire, publier, concéder sous forme de licence, transférer ou exploiter de toute autre manière les informations présentes sur le site enenvor.fr. Dès lors, toute autre utilisation est constitutive de contrefaçon et sanctionnable au titre de la propriété intellectuelle, sauf autorisation préalable et écrite de l'auteur ainsi que du cabinet d'ingénierie mémorielle et culturelle *En Env&r*, société éditrice d'*En Env&r*, revue d'histoire contemporaine en Bretagne.

Les opinions exprimées dans cet article sont propres à leur auteur et n'engagent par le cabinet d'ingénierie mémorielle et culturelle *En Env&r*, société éditrice d'*En Env&r*, revue d'histoire contemporaine en Bretagne.

Pour citer cet article: LE GALL, Erwan, « Jalons pour une histoire fictionnelle : du minuscule pourvu qu'il soit signifiant », *En Env&r*, revue d'histoire contemporaine en Bretagne, n°2, été 2013, en ligne. ISSN 2266-3916.

Jalons pour une histoire fictionnelle : du minuscule pourvu qu'il soit signifiant

Pourquoi effectuer dans ces pages la recension d'une courte biographie consacrée à une soyeuse du Dauphiné dont on ne sait rien ou presque si ce n'est qu'après une éphémère mais remarquable carrière syndicale elle manque de se suicider en se tirant trois balles dans la bouche ?¹ En quoi cette femme peut-elle intéresser une revue d'histoire contemporaine en Bretagne ?

Il est à la fois aisé et complexe de répondre à une telle question. Bien entendu, le fait de s'intéresser à la Bretagne n'interdit pas – au contraire même – d'aller observer ce qui se passe au-delà des frontières armoricaines, ne serait-ce que dans une optique comparatiste. De même, on pourra avancer que la trajectoire fulgurante de cette femme la rend incontournable. Ouvrière à Vizille puis à Voiron, dans l'Isère, Lucie Baud devient Secrétaire du Syndicat des ouvriers et ouvrières en soierie de Vizille et mène, à ce titre, une grève particulièrement difficile en 1906. L'accession d'une femme à un tel poste est remarquable puisque l'on sait le milieu syndical très masculinisé, pour ne pas dire assez réticent à l'ouverture aux femmes. Que l'on se rappelle par exemple des premiers mois de Nicole Notat à la tête de la CFDT et on mesurera combien est remarquable le parcours de Lucie Baud. Celui-ci en devient même irréel – et pour tout dire suspect – lorsque l'on apprend que cette même jeune femme signe un article dans la très intellectuelle revue *Le Mouvement*

¹ PERROT, Michelle, *Mélancolie ouvrière, Je suis entrée comme apprentie, j'avais alors douze ans....*, Lucie Baud, 1908, Paris, Grasset, 2012.

socialiste, publication qui ne se distingue pas par une ouverture très marquée aux plumes féminines, et encore moins féministes. Dès lors, les questions fusent. Certes il y a là un texte incontournable, un témoignage quasi unique sur la condition ouvrière et syndicale féminine dans les usines textiles françaises du début du XX^e siècle. Mais une critique interne même sommaire de ce document invite à se demander si une femme telle que Lucie Baud, au cursus scolaire bref, a pu effectivement écrire cet article ou si sa plume n'a pas été guidée par une main non seulement plus lettrée mais masculine.

Il y a là des questionnements qui sont d'un indéniable intérêt pour quiconque s'intéresse au XX^e siècle, fut-il en Bretagne. Mais à dire vrai ce ne sont pas ces points qui, à nos yeux, rendent incontournable l'ouvrage de M. Perrot. Plus qu'une biographie, c'est une magistrale leçon de méthode que nous offre la grande historienne des femmes qui, à cette occasion, s'engouffre dans le sentier autrefois balisé – mais malheureusement bien peu emprunté – par un obscur meunier du Frioul au XVI^e siècle puis par un inconnu dénommé Louis-François Pinagot². Minuscule, Lucie Baud l'est incontestablement. Mais sa trajectoire est indéniablement, pour reprendre la belle expression de l'auteure, signifiante (p. 14).

² GINZBURG, Carlo, *Le fromage et les vers, l'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Aubier, 1980 ; CORBIN, Alain, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot, sur les traces d'un inconnu (1798-1876)*, Paris, Flammarion, 1998.



Il nous faut souligner ici le remarquable talent littéraire de M. Perrot qui nous ravit de sa plume au style aussi léger que précis. Celle-ci fait merveille dans ce petit ouvrage dont la construction est particulièrement singulière. En effet, la rareté des sources se rapportant à Lucie Baud ne nous permet pas de disposer de beaucoup d'éléments concernant cette figure du mouvement ouvrier. C'est donc moins dans sa dimension déclarative – Lucie était... – puisque précisément les archives ne nous renseignent que faiblement, que sur le plan interrogatif – Comment Lucie a-t-elle pu... ? – que ce livre se révèle essentiel. En d'autres termes, M. Perrot fait montre ici du rare talent de poser des questions, questions qui certes demeurent sans réponse faute de sources ; mais à dire vrai peu importe puisque ce sont moins les éventuelles réponses apportées qui comptent ici que le brio avec lequel les interrogations sont formulées.

On pourra toujours nous reprocher de ne pas faire preuve dans cette recension de beaucoup de réactivité puisque cette « mélancolie ouvrière » date d'octobre 2012. Il est vrai que les contraintes du bouclage du premier numéro d'*En Envor, Revue d'histoire contemporaine en Bretagne* nous ont conduit à effectuer des choix qui expliquent cette évocation quelque peu tardive. Mais, en l'occurrence, ce décalage n'est pas sans intérêt puisqu'il permet de mesurer à la lumière des critiques – unanimement favorables – formulées à l'endroit de ce livre combien l'historiographie a évolué dans son rapport au « vrai ».

On sait les innombrables polémiques nées de la publication – mais également de la réédition – de l'ouvrage que J. Norton Cru consacre aux témoignages des combattants de la Première Guerre mondiale³. Pourtant, en cette aube du XXI^e siècle, force est d'admettre que les lignes de

³ NORTON CRU, Jean, *Témoins : Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Etincelles, 1929 et ROUSSEAU, Frédéric, *Le procès des témoins de la Grande Guerre : l'Affaire Norton Cru*, Paris, Seuil, 2003.

fractures ne sont plus les mêmes, ce dont témoigne parfaitement cette biographie de Lucie Baud. Il n'est en effet pas certain qu'un tel livre ait pu être publié il n'y a ne serait-ce que trente ans tant ce type de travail tend à changer la nature du travail « historique ». On est moins ici dans le récit d'une trajectoire individuelle que dans l'exposition de toutes les interrogations qui peuvent en émaner. Encore une fois, on sait le rôle pionnier dans ce type d'approches de C. Ginzburg et A. Corbin.

C'est d'ailleurs à ce moment de la réflexion qu'intervient un professeur de littérature enseignant aux Etats-Unis dont les travaux analysent les rapports entre histoire et fiction dans les mémoires de guerre. Mais là s'arrête le parallèle avec J. Norton Cru. D'une part, parce que les recherches de P. Carrard ne concernent pas la Grande Guerre mais les combattants francophones ayant porté les armes aux côtés des nazis sur le front Est. D'autre part, et là est l'essentiel, parce qu'à l'inverse de J. Norton Cru, P. Carrard s'attache moins à déceler le faux du vrai qu'à décrypter les stratégies rhétoriques qui structurent le propos, élément présenté comme étant au moins aussi important que le texte pris au premier degré dans l'analyse d'un témoignage littéraire⁴. On mesure donc à l'aulne d'un tel – remarquable – ouvrage toute l'évolution de l'historiographie qui, désormais, distingue la « véracité » de « l'authenticité ». De la même manière, il n'est pas absolument certain que J. Lyon-Caen ait pu, il y a de cela 50 ans, s'interroger dans une revue telle que *Vingtième Siècle* sur « la tentation de saisir le passé dans des fictions qui viennent de ce passé – véritables monuments de papier qui, par leur efficacité descriptive ou narrative, ont traversé le temps et évoquent des décors des événements révolus, ou explorent les cheminements complexes du passage du temps, mémoire ou oubli »⁵. *Vrai*, l'article de Lucie Baud publié dans *Le mouvement socialiste* ne

⁴ CARRARD, Philippe, *Nous avons combattu pour Hitler*, Paris, Armand Colin, 2011.

⁵ LYON-CAEN, Judith, « Présentation », *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, n°112, octobre-décembre 2011, p. 3-4.

l'est peut-être pas totalement puisqu'elle a peut-être bénéficié d'une aide à la rédaction, mais *authentique* il l'est assurément.

Or, une telle distinction nous semble d'autant plus fondamentale que les lettres françaises du début du XXI^e siècle paraissent être traversées par un courant tendant à privilégier le discours romanesque comme outil pour dire l'histoire, ce au détriment de l'étude scientifique menée suivant les règles de la méthode historique. Et l'on pense ici au phénomène des *Bienveillantes*⁶ qui, semble-t-il aussi indiscutablement que durablement, contribue par son succès à déplacer les lignes du rapport de force entre fiction et histoire. Ecrivain dans le sillage de R. Merle, probablement le véritable instigateur de cette tendance, J. Littell crée Maximilien Aue pour dire la destruction des juifs d'Europe, « réinventant l'histoire pour faire œuvre d'historien »⁷. Certes, l'exercice n'est pas sans risque comme en attestent les problèmes soulevés par le *Jan Karski* de Y. Haenel⁸, projet hybride mi documentaire, mi-fiction. On mesure ainsi combien cette nouvelle manière de « dire l'histoire » est difficile et est en soi un sujet à part entière. C'est d'ailleurs ce que montre très bien *HHhH* de L. Binet⁹, livre également récompensé par l'académie Goncourt et qui est moins le récit de l'opération

⁶ LITTELL, Jonathan, *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006.

⁷ JUDE DE LARIVIERE, Claire, « Réinventer l'histoire pour faire œuvre d'historien », *Le Monde des Livres*, 26 août 2011, édition électronique, article mis en ligne le 25 août 2011 à 16h31. MERLE, Robert, *La Mort est mon métier*, Paris, Gallimard, 1952. Dans sa préface à l'édition de 1972, Robert Merle explique que pour nombre de ses lecteurs *La mort est mon métier* est un livre d'histoire. L'auteur indique que « dans une large mesure » il leur donne raison. En effet, s'il concède que la première partie de l'ouvrage est « une re-création étoffée et imaginative de la vue de Rudolf Hoess », il indique avoir travaillé pour la seconde partie à partir « des documents du procès de Nuremberg ». Ce faisant, il estime avoir « fait véritablement œuvre d'historien ».

⁸ HAENEL, Yannick, *Jan Karski*, Paris, Gallimard, 2009.

⁹ BINET, Laurent, *HHhH*, Paris, Le Livre de Poche, 2011.

Anthropoïde destinée à liquider Reinhard Heydrich qu'un essai sur les liaisons mouvementées qu'entretiennent fiction romanesque et vérité historique. En outre, les romanciers ne sont pas les seuls à vouloir faire bouger ces lignes, puisque quelques historiens se risquent également à ce périlleux exercice afin de contourner le silence des archives. L'un des derniers exemples en date est cet ouvrage qui amène le lecteur à se glisser dans la peau de Monsieur Beaumord, instituteur du petit village limousin de Morterolles qui, lors de l'hiver 1895-1896, prononce une série de conférences éducatives destinées à ux adultes et dont le texte, malheureusement disparu, est réécrit avec autant de brio que de rigueur par A. Corbin¹⁰.

L'excellente réception de ce livre, mais également l'ensemble des critiques très élogieuses formulées à propos de cette biographie de Lucie Baud, soulignent combien ont évolué les frontières entre histoire et littérature au cours de ces dernières années. La situation est telle que l'on est sans doute en droit de se demander si le monde des lettres n'est pas en train d'accoucher d'un nouveau genre littéraire que l'on pourrait qualifier d'histoire « fictionnelle ». Gageons que cet ouvrage de M. Perrot en est déjà l'un des plus éminents représentants.

Erwan LE GALL

PERROT, Michelle, *Mélancolie ouvrière, Je suis entrée comme apprentie, j'avais alors douze ans...., Lucie Baud, 1908, Paris, Grasset, 2012.*

¹⁰ CORBIN, Alain, *Les conférences de Morterolles, hiver 1895-1896. A l'écoute d'un monde perdu*, Paris, Flammarion, 2011.